

—Je resterai près de mon père tant que Dieu lui conservera la vie, dit-il enfin, et je trouverai bien le moyen de le suivre de près.

—Il faut vivre, reprit-elle.

—Oh ! non, non ! maintenant moins que jamais ! s'écria-t-il avec violence.

La journée s'écoula lente et triste. La tête appuyée contre le mur humide, Raoul restait immobile et ne se détournait que pour répondre d'un air distrait aux taquineries du petit garçon. Durant la nuit, Loïc et le vieillard furent les seuls dont le sommeil visita les paupières. Dès que la jeune femme fut levée, Raoul s'approcha d'elle et l'invita à se préparer au départ.

—Je suis prête, dit Marcelle au bout de quelques minutes.

Raoul se leva et ouvrit la porte qui donnait sur la campagne. Pendant ce temps, la jeune femme alla prendre son fils qui jouait avec le vieillard. Le pauvre aliéné poussa un gémissement et retint son petit compagnon de jeu. Raoul écarta doucement les mains de l'insensé et rendit Loïc à sa mère.

—Venez maintenant, lui dit-il sans la regarder.

Elle le suivit en silence. Puis, revenant tout à coup sur ses pas, elle se jeta au cou du pauvre vieillard et l'embrassa sur le front comme elle eût embrassé son père. Il la regarda d'un air étonné.

—Embrasse-le aussi, dit-elle à Loïc.

L'enfant ne demandait pas mieux. Sans quitter les bras de sa mère, il pencha ses joues rosées sur les joues flétries du vieillard. Celui-ci se prit à sourire en passant sa main osseuse sur les cheveux bouclés de Loïc, Marcelle pleurait.

—Venez, au nom du ciel, dit Raoul qui se tenait appuyé contre la porte et dont la poitrine se soulevait avec effort.

Elle le suivit en s'essuyant les yeux. Il ouvrit bientôt une seconde porte, et Marcelle se trouva en plein air au milieu d'un bois épais.

—Donnez-moi Loïc, dit Raoul.

Tenant l'enfant du bras gauche, il marchait devant Marcelle en écartant de la main droite les branches et les épines qui auraient pu blesser la jeune femme. Au bout de cinq minutes, le sang couvrait ses mains déchirées par les rameaux épineux qu'il semblait faire exprès de prendre à poignées.

Marcelle voulut lui adresser quelques mots ; mais, sentant que les larmes allaient lui couper la parole, elle s'arrêta brusquement.

—Ne me parlez pas, je vous en conjure, lui dit Raoul d'une voix suppliante.

Ils marchèrent longtemps en silence. Marcelle songeait au premier jour où elle avait suivi le terrible naufrageur. Enfin, Raoul s'arrêta au bord d'un sentier et siffla trois fois d'une manière particulière. Deux coups de sifflet lui répondirent. Un homme, entièrement couvert de peaux de chèvres, sortit du bois, portant sur l'épaulé sa hache et sa cognée de bûcheron. Il regarda d'un air surpris la jeune femme et l'enfant. —Jobic, lui dit le chevalier, tu vas conduire cette jeune dame et son enfant jusqu'à Jugon. Aies-en bien soin, protège-les, fût-ce au péril de ta vie. Puis il continua en se tournant vers la jeune femme, à laquelle il remit une petite bourse en cuir :

—Voici quelques écus d'or, Madame ; avec cela vous pourrez acheter un cheval ou une mule et voyager sans trop de fatigue. —Je n'ai pas besoin de tout cela, dit-elle, je connais un marchand de Jugon qui me donnera tout l'argent dont j'aurai besoin. —Il pourrait être absent, prenez toujours..... et maintenant, adieu. Puissiez-vous être heureuse vous et votre enfant.

Il lui tendit la main en détournant la tête, et fit un mouvement pour s'éloigner.

—Et Loïc, lui dit-elle doucement, vous ne l'embrassez pas ?

Il prit l'enfant que Marcelle lui présentait, et le pressa dans ses bras par un mouvement si brusque, que le petit garçon fut sur le point de crier. Sa mère, qui lui tenait toujours la main, le rassura par un regard. La jeune femme était aussi agitée, aussi émue que Raoul. Enfin, Marcelle saisit brusque-

ment la main de Raoul, la serra dans les siennes avec une effusion reconnaissante, et s'éloigna.

—Adieu, messire Raoul, lui dit-elle ; espérez en l'avenir. Loïc et moi nous prions Dieu pour vous tous les jours.

—Priez-le de m'envoyer la mort et l'oubli, lui répondit-il d'une voix morne. Adieu !

—Raoul murmura la jeune femme dont le cœur se brisa à l'accent de ce profond désespoir.

Il était déjà parti en courant. Marcelle le suivit d'un regard humide. Elle le vit se détourner pour la regarder une dernière fois.

—Envoie-lui un baiser, dit-elle à Loïc qu'elle avait pris dans ses bras.

L'enfant s'empressa d'obéir. Ses petites mains semblèrent cueillir le doux sourire qui entr'ouvrait ses lèvres roses et le jeter à Raoul comme une caresse. Le chevalier lui répondit par un geste d'adieu dans lequel le cœur de Marcelle sentit vibrer toutes les douleurs du jeune homme. Puis, il s'enfonça dans le bois avec la sauvage impétuosité d'un sanglier blessé. Raoul courut ainsi jusqu'à son caveau, et se laissa tomber à la place que Marcelle avait occupée le matin.

Dans un élan de désespoir et de rage, il se frappa la tête contre le mur avec tant de force, qu'il roula évanoui aux pieds du vieillard, qui souriait toujours en murmurant à demi voix le refrain d'une joyeuse ballade.

Jobic ne revint qu'au bout de neuf jours. La noble dame qu'il avait conduite à Jugon sans accident l'avait comblé de cadeaux. Il faisait tinter les sous d'or qui remplissaient sa pochette peu accoutumée à loger des hôtes si brillants, et ne pouvait se lasser de les regarder.

—La dame de Boloï ne t'a rien dit pour moi ? demanda Raoul.

—Si fait, messeigneur. Elle m'a remis pour vous la lettre que voici.

Dès que Raoul fut seul, il ouvrit la lettre. Son cœur battait à rompre sa poitrine. Il brisa le nœud de soie qui fermait la missive. Au lieu d'un billet, il trouva deux boucles de cheveux blonds. L'une d'elle venait évidemment de la chevelure frisée de Loïc ; l'autre, longue et soyeuse, conservait encore un suave parfum qui aurait suffi pour faire deviner à Raoul qu'elle avait été coupée dans les tresses dorées de Marcelle.

Deux mois s'écoulèrent. Avez-vous vu quelquefois, dans les champs, un feu recouvert d'une couche épaisse de cendres se consumer lentement, sans que rien révèle son existence. Que la main d'un enfant, que l'aile d'un oiseau effleure en passant un coin de cette morne enveloppe, aussitôt le feu pétille et gronde, la flamme jaillit et dévore le manteau grisâtre qui l'étouffait. Puis, le brasier, dont la brise excite l'ardeur longtemps concentrée, se consume avec une extrême rapidité, en lançant vers le ciel de noirs flocons de fumée et de rouges étincelles. L'apparition de Marcelle avait produit le même effet sur Raoul, jusque-là engourdi dans une sorte de torpeur. Un seul regard de la jeune femme avait suffi pour faire éclater le feu qui couvait dans la tête et dans le cœur du jeune homme. Des idées insensées de vengeance et d'ambition, de haine et d'amour torturaient ses jours et ses nuits. Que de fois dans ces moments d'angoisse et de désespoir, voyant son père qui souriait à ses côtés, il demanda au ciel de lui envoyer une folie semblable à celle du pauvre vieillard !

Tout en se jurant d'oublier la dame de Boloï, Raoul ne pensait qu'à elle. Chaque jour il inventait un prétexte pour rejoindre Jobic dans les profondeurs de la forêt ; avec lui, du moins, il pouvait parler de Marcelle. Il se faisait répéter tous les incidents du voyage et les moindres paroles de la jeune femme. Un jour, comme il sortait de la hutte du bûcheron, un homme couvert d'une armure noire se dressa tout à coup devant Raoul et lui barra le chemin. Le premier mouvement du chevalier fut de se mettre en défense et de lever son lourd épée.

—Raoul de Plougomar, lui dit l'étranger, ne vois-tu pas que mon épée est au fourreau ? C'est en ami que je viens vers toi.